

A PROPOS DE TOUCHES



Mlle Finette. — Ce matin, lorsque le professeur Sibémol a joué du piano, les larmes sont venues aux yeux d'Hélène.

Mlle Croistout. — J'ignorais que ce cher professeur eut un jeu aussi sympathique !

Mlle Finette. — Oh ! ce n'est pas cela : mais il a cassé deux touches du clavier.

CAUSERIE PARISIENNE

Les escrocs sont doués d'un toupet qui, vraiment, exorbité... Mais, par contre, leurs victimes sont douées d'une ingénuité à laquelle il faut rendre hommage.

Un rentier des environs de Paris vient de se faire voler cinq mille francs, "en douceur", par un vulgaire cambrioleur qui cachait son vague état civil, son nébuleux passé, ainsi que son casier judiciaire, sous le nom de comte de Courtemiche.

Le descendant des croisées de Mazas avait demandé sur la voie publique de la monnaie au rentier ; celui-ci la lui avait donnée et voyant que cet inconnu ne lui *refilait* pas de fausses pièces, ni même de pièces italiennes, il s'écria :

— Décidément, j'ai affaire à un vrai gentilhomme !

Le gentilhomme de Courtemiche — psychologue avisé — put lire cette phrase sur le visage de son interlocuteur.

C'est pourquoi il lui dit :

— Ne bougez pas... attendez-moi là... je reviens dans un instant.

L'escroc court chez le rentier où il trouve le domestique d'icelui auquel il déclare :

— J'ai une lettre pressante à écrire... votre maître m'a dit de venir l'écrire dans son cabinet de travail... surtout ne venez pas me déranger !... Je suis le comte de Courtemiche...

Le serviteur s'incline et obtempère... le cambrioleur s'empresse, avec un instrument *ad hoc*, de faire sauter le coffre-fort... Il le vide... et se retire, salué par le domestique.

Quand le rentier, las d'attendre, revient chez lui, il trouve son coffre-fort dévalisé et commence à avoir des soupçons, gémissant, dans le sein du commissaire de police :

— Qui l'eût cru ?... Un homme si bien !... Un comte !...

Le magistrat a dû lui expliquer, sans doute, qu'il avait affaire à un comte... courant.

Car il court encore ce comte !... on ne l'a pas retrouvé.

C'est comme pour les sept cent mille francs de bijoux qu'un modeste anonyme a volés à la duchesse de Sutherland, dans le filet de son compartiment de chemin de fer où sa bonne les avait déposés.

Il faut convenir que c'est d'une imprudence... rare. Sans vouloir me vanter d'être plus malin que cette pauvre duchesse, je peux dire que je ne laisserai jamais ma bonne déposer mes bijoux les plus précieux dans un wagon, fut-ce sur la banquette, pour marquer ma place !

Le gibier a beau être rare à la campagne, — on n'en trouve qu'aux Halles, — il est encore moins rare que le *notornis mantelli* dont un spécimen vient d'être abattu, par un chasseur, à deux pas d'ici, en Nouvelle-Zélande.

Le *notornis* était tenu pour un fossile, — comme certaines gens de ma connaissance, — lorsqu'on en tua un en 1849... le second périt à la chasse, deux ans plus tard, et fut envoyé au British Muséum comme son prédé-

cesseur... Le troisième mourut de la même façon en 1879 et alla reposer dans le musée de Dreda...

Le quatrième est décédé l'autre jour et on s'occupe de l'empailleur...

Qu'en fera-t-on après ?...

Les Anglais veulent l'avoir, naturellement... les Nouveaux-Zélandais veulent le garder...

On espère arranger la chose par voie d'arbitrage...

Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est un gibier peu commun et qu'il faudrait être excessivement riche pour manger un *notornis* truffé... mais peut-être exécrable.

Seulement la chose serait possible, puisque cet oiseau existe encore.

Il n'en allait pas de même, en 1789, lorsqu'un

gouverneur espagnol de l'Amérique du Sud envoya le premier squelette de *megatherium* à Madrid.

Le roi Charles IV donna l'ordre à ce nouveau gouverneur de lui expédier un de ces animaux... vivants !

Malheureusement, l'infortuné fonctionnaire ne put satisfaire l'auguste volonté de son souverain.

Et, au premier mouvement administratif, il fut envoyé en disgrâce, comme de juste...

On vient de publier les statistiques de la criminalité en France. Nous y voyons que l'homicide intentionnel (assassinats, meurtres, parricides et empoisonnement) sont en baisse...

No vous réjouissez pas trop !

Le parricide est stationnaire, les empoisonnements ont fléchi, mais l'assassinat est à la hausse. Seulement, on en fait une moyenne !

Les célibataires, d'autre part, assassinent plus facilement que les hommes mariés et veufs.

Mais les hommes mariés tuent plus souvent que les veufs... car ce sont leurs femmes qu'ils font passer de vie à trépas... Ils ont dans la personne de leurs épouses une cible continuelle !...

Tandis que les veufs — ô horreur ! — sont sans cibles ! Cette statistique ne prouve pas grand-chose, je préfère, à tout prendre, celle de ce médecin berlinois qui a observé que les 5.723 décès survenus dans sa clientèle — tous mes compliments, cher confrère ! — avaient eu lieu, sans exception, entre cinq et sept heures du matin.

Qu'est-ce que cela prouve, encore une fois, me direz-vous ?... Rien !... sinon que ce brave docteur est bien matinal !...

JULIEN MAUVREAC.

CE QU'IL PENSAIT

M. Bontemps, endormi sur un sofa de sa bibliothèque, ronflait comme une baleine. Le petit Tommy, s'approchant de Mme Bontemps, lui dit à mi-voix :

— Dis donc, maman, papa rêve à un chien, et le chien grogne.

SON OPINION

Bob. — Maman, tu sais le 25 cents que tu a donné à Charlie pour aller à l'achat d'un nouveau navire de guerre ?

Maman. — Oui. Eh bien ?

Bob. — En s'en allant à l'école, il a dit que la guerre est une chose abominable et il a acheté des bonbons avec le 25 cents.

C'EN ÉTAIT UN FORT

Bistrot. — Arrive ! arrive ! mon ami. Tu as quelque chose qui ne va pas, mon vieux. Tu ne manges pas comme d'habitude.

Lafringale (avec un sourire triste). — Je ne peux pas, c'est vrai. J'ai perdu mon appétit.

Bistrot. — Espérons qu'il n'a pas été trouvé par un pauvre homme.